

I

Le voyage de Mercier et Camier, je peux le raconter si je veux, car j'étais avec eux tout le temps.

Ce fut un voyage matériellement assez facile, sans mers ni frontières à franchir, à travers des régions peu accidentées, quoique désertiques par endroits. Ils restèrent chez eux, Mercier et Camier, ils eurent cette chance inestimable. Ils n'eurent pas à affronter, avec plus ou moins de bonheur, des mœurs étrangères, une langue, un code, un climat et une cuisine bizarres, dans un décor n'ayant que peu de rapport, au point de vue de la ressemblance, avec celui auquel l'âge tendre d'abord, ensuite l'âge mûr, les avaient endurcis. Le temps, quoique souvent inclément (mais ils en avaient l'habitude), ne

sortit jamais des limites du tempéré, c'est-à-dire de ce que peut supporter, sans danger sinon sans désagrément, un homme de chez eux convenablement vêtu et chaussé. Quant à l'argent, s'ils n'en avaient pas assez pour voyager en première classe et pour descendre dans les palaces, ils en avaient assez pour aller et venir, sans tendre la main. On peut donc affirmer qu'à ce point de vue les conditions leur étaient favorables, modérément. Ils eurent à lutter, mais moins que beaucoup de gens, moins peut-être que la plupart des gens qui s'en vont, poussés par un besoin tantôt clair, tantôt obscur.

Ils s'étaient longuement consultés avant d'entreprendre ce voyage, pesant avec tout le calme dont ils étaient capables les avantages et désavantages qui pouvaient en résulter, pour eux. Le noir, le rose, ils les soutenaient à tour de rôle. La seule certitude qu'ils tiraient de ces débats était celle de ne pas se lancer à la légère dans l'aventure.

Camier arriva le premier au rendez-vous. C'est-à-dire qu'à son arrivée Mercier n'y était pas. En réalité, Mercier l'avait devancé de dix bonnes minutes. Ce fut donc Mercier, et non Camier, qui arriva le premier au rendez-

vous. Ayant patienté pendant cinq minutes, en scrutant les diverses voies d'accès que pouvait emprunter son ami, Mercier partit faire un tour qui devait durer un quart d'heure. Camier à son tour, ne voyant pas Mercier venir, partit au bout de cinq minutes faire un petit tour. Revenu au rendez-vous un quart d'heure plus tard, ce fut en vain qu'il chercha Mercier des yeux. Et cela se comprend. Car Mercier, ayant patienté encore cinq minutes à l'endroit convenu, était reparti se dérouiller les jambes, pour employer une expression qui lui était chère. Camier donc, après cinq minutes d'une attente hébétée, s'en alla de nouveau, en se disant, Peut-être tomberai-je sur lui dans les rues avoisinantes. C'est à cet instant que Mercier, de retour de sa petite promenade, qui cette fois-ci ne s'était pas prolongée au-delà de dix minutes, vit s'éloigner une silhouette qui dans les brumes du matin ressemblait vaguement à celle de Camier, et qui l'était en effet. Malheureusement elle disparut, comme engloutie par le pavé, et Mercier reprit sa station. Mais après les cinq minutes en voie apparemment de devenir réglementaires il l'abandonna, ayant besoin de mouve-

ment. Leur joie fut donc pendant un instant extrême, celle de Mercier et celle de Camier, lorsque après cinq et dix minutes respectivement d'inquiète musardise, débouchant simultanément sur la place, ils se trouvèrent face à face, pour la première fois depuis la veille au soir. Il était neuf heures cinquante.

Soit :

	Arr.	Dép.	Arr.	Dép.	Arr.	Dép.	Arr.
Mercier . .	9.05	9.10	9.25	9.30	9.40	9.45	9.50
Camier . .	9.15	9.20	9.35	9.40	9.50		

Que cela pue l'artifice.

Pendant qu'ils s'embrassaient la pluie se mit à tomber, avec une soudaineté toute orientale. Ils se précipitèrent donc dans l'abri en forme de pagode que l'on avait construit à cet endroit, pour servir d'abri contre la pluie et autres intempéries, contre le temps quoi. Sombre et abondant en coins et alcôves, il convenait également aux amoureux et aux personnes âgées, hommes et femmes. En même temps que nos deux pigeons un chien s'y engouffra, suivi peu après d'un autre. Mercier et Camier se regardèrent, irrésolus. Ils ne s'étaient pas embrassés jusqu'au

bout et pourtant cela les gênait de recommencer. Quant aux chiens, ils faisaient déjà l'amour, avec un naturel parfait.

L'endroit où ils se trouvaient, l'endroit où, non sans peine, ils étaient tombés d'accord pour se donner rendez-vous, n'était pas à proprement parler une place, mais plutôt un petit square enclavé dans un fouillis de rues et de ruelles. Ce square était garni des plantations, carrés de fleurs, bassins, fontaines, statues, pelouses et bancs habituels, avec une telle densité qu'il en semblait étranglé. Il tenait du dédale, le petit square, on y circulait avec gêne, et il fallait bien le connaître pour en pouvoir sortir à la première tentative. On y entrait naturellement le plus facilement du monde. Au centre, ou à peu près, s'élevait un hêtre pourpre immense et luisant, planté, à en croire l'enseigne grossièrement clouée au tronc, par un maréchal de France du nom paisible de Saint-Ruth, plusieurs siècles auparavant. A peine l'eut-il planté, d'après l'inscription, qu'il fut tué — le maréchal — par un boulet de canon, toujours au service de la même cause désespérée, sur un champ de bataille n'ayant que très peu de rapport, au point